

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

LES SILENCES  
D'OGLIANO

ELENA PIACENTINI

# LES SILENCES D'OGLIANO

*roman*



© Actes Sud, 2022.

© À vue d'œil, 2023,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0643-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*À mes filles, Aliénor et Roxane,  
Roxane et Aliénor, en leur souhaitant un chemin qui les élève, et la force de trouver leurs fils d'argent.*

*Ne pouvant fortifier la justice, on  
a justifié la force.*

BLAISE PASCAL,  
*Les Pensées* (1670).

*Il brille, le sauvage Été,  
La poitrine pleine de roses.  
Il brûle tout, hommes et choses,  
Dans sa placide cruauté.*

"L'Été", Théodore de Banville  
(1823-1891).

# 1

L'été, quand vient la nuit sur le village d'Ogliano, les voix des absents sont comme des accrocs au bruissement du vivant. Sur la terrasse, les fleurs fanées de la vigne vierge tombent dans un tambourinement obsédant. Le jappement sec des geckos en chasse dans le halo de la lanterne fait écho aux ricanelements des grenouilles qui fusent du lavoir. Plus bas, vers le verger de César, le chant d'une chevêche d'Athéna ressemble au miaulement d'un chaton apeuré. Ces cris plaintifs, presque poignants, sont ceux d'une tueuse. À cette heure tardive, elle a pour habitude de faire une halte sur le vieux poirier. Je repère sa silhouette compacte qui rappelle un poing fermé. La voilà qui s'élance

dans un vol onduleux. Elle prend de l'altitude, se hisse par les sentiers d'air qui naissent des inspirations et des expirations du massif de l'Argentu. À Ogliano, les montagnes occultent la quasi-totalité du ciel.

Les montagnes sont le ciel.

Je pourrais y marcher les yeux fermés. Moi, Libero Solimane, fils d'Argentina Solimane et d'elle seule, petit-fils d'Argentu Solimane dernier des chevriers, je suis né là-haut.

Là-haut, le nom des Solimane s'éteindra avec moi.

La chevêche a plongé après le premier col. Je l'imagine raser les frondaisons des chênes, marauder dans les anciens pâturages, puis fondre dans la fraîcheur des ravines et remonter le vent par le flanc nord du pic du Moine. De là, un courant ascensionnel la por-

tera sans effort jusqu'au plateau des Fées, où les petits animaux s'enfonceront dans l'herbe grasse à son passage. L'un d'entre eux ne la sentira pas venir.

Les lois propres à l'Argentu sont immuables. Toutes ne sont pas inéluctables. Mais ceux qui sont morts ne le savent pas.

Une fois rassasiée, sans doute irait-elle se désaltérer à la source de la Fiumara. Peut-être s'ébrouera-t-elle quelques instants dans l'eau pure avant d'emprunter les gorges et de redescendre vers le village où l'espère sa couvée. D'ici une heure tout au plus, elle ressurgira plein ouest pour rejoindre le *palazzo*, où elle a élu domicile.

Mon esprit quitte les cimes. Mes yeux balayent l'obscurité proche, reconstituent le paysage à partir des

indices semés sur les faîtages par le rayonnement de la lune. En contrebas du moulin que j'ai restauré, la petite maison de ma mère. À cinq cents mètres vers l'ouest, le clocher qui tient dans son giron l'essentiel du bourg. Un kilomètre plus loin encore, dominant une colline façonnée de terrasses, la masse imposante de la demeure du baron. Son toit s'est affaissé, ses persiennes à jalousies pendent à demi dégonnées, les murs de la petite chapelle, gonflés d'humidité, menacent de s'effondrer. Ses jardins sont hantés d'arbustes moribonds. Les fontaines ont tari et les bassins sont colonisés par les ronces. Sa décrépitude actuelle est à la mesure de sa splendeur orgueilleuse d'antan. Quand le Palazzo Delezio rouvrirait ses portes en accueillant une cohorte d'invités, c'était le signal.

Alors l'été commençait vraiment. La Villa rose, c'est ainsi que je l'appelais autrefois.

## 2

Les quatre voitures de la suite du baron traversèrent Ogliono sans rencontrer l'habituel comité de bienvenue. À l'exception d'une armée de chats efflanqués rendus apathiques par la chaleur suffocante de la mi-juillet, les rues étaient désertes. Pas âme qui vive sur les murets. Personne aux balcons des fenêtres. Cette année-là, le retour des Delezio sur leurs terres ancestrales fut éclipsé par la mort de Bartolomeo Lenzani. À l'heure où le cortège fit son entrée, villageois et parents venus des quatre coins de la province étaient massés dans l'église. Les derniers arrivés, faute de place, palabraient sous les platanes. Seuls manquaient à l'appel Herminia la Folle et le vieil Ettore, graba-

taire. Sans oublier ma mère, qui, dans la matinée, avait apporté une marmite de soupe à la sœur du défunt, et moi qui l'avais accompagnée en traînant les pieds. En mécréants notoires, nous étions exemptés d'office.

Bartolomeo Lenzani, dit le Long en raison de son allure d'échalas, était dangereux et sournois. Officiellement leveur de liège, braconnier et voleur de bétail à l'occasion, porte-flingue à condition d'y mettre le prix, c'est ce qu'il se murmurait à demi-mot de son vivant. "Maintenant les langues vont se délier", prophétisa ma mère en m'apprenant la nouvelle. Je m'étais réjoui en silence. Déplaisant d'aspect, avec une bouche semblable à une cicatrice qui s'ouvrait sur des dents gâtées et des yeux torves qui ne vous regardaient pas en face,

Lenzani le Long était pour moi Lenzani la Brute. Laid, il l'était surtout en dedans. Personne ici ne se serait risqué à passer derrière une de ses mules à moins de trois mètres. Les flancs déchirés par l'éperon et la cravache, l'échine frissonnante, les pauvres bêtes n'étaient que terreur et rage mêlées. Ses chiens s'aplatissaient en pleurant au moindre geste brusque. S'ils avaient pu, ils se seraient enfoncés sous terre. Deux ans en arrière, aux abords d'une chânaie où Lenzani avait établi son campement provisoire, j'en avais trouvé trois enchaînés à des arbres. Les deux premiers s'étaient étranglés en s'affaissant sous leur propre poids. Le dernier, borgne, galeux, maigre comme un Christ, poussait des râles d'agonie en tentant de se maintenir debout sur ses jambes flageolantes. En le prenant dans mes bras,